

08 cop. D. 21

**ROLAND BARTHES**

Œuvres complètes

TOME V

1977 - 1980

Nouvelle édition revue, corrigée et présentée  
par Éric Marty

ÉDITIONS DU SEUIL

cop. de la C

pour Eric Marty

Je n'ai jamais tenu de journal – ou plutôt je n'ai jamais su si je devrais en tenir un. Parfois, je commence, et puis, très vite, je lâche – et cependant, plus tard, je recommence. C'est une envie légère, intermittente, sans gravité et sans consistance doctrinale. Je crois pouvoir diagnostiquer cette « maladie » du journal : un doute insoluble sur la valeur de ce qu'on y écrit.

Ce doute est insidieux : c'est un doute-retard. Dans un premier temps, lorsque j'écris la note (quotidienne), j'éprouve un certain plaisir : c'est simple, facile. Pas la peine de souffrir pour trouver *quoi dire* : le matériau est là, tout de suite ; c'est comme une mine à ciel ouvert ; je n'ai qu'à me baisser ; je n'ai pas à le transformer : c'est du brut et il a son prix, etc. Dans un deuxième temps, proche du premier (par exemple, si je relis aujourd'hui ce que j'ai écrit hier), l'impression est mauvaise : ça ne tient pas, comme un aliment fragile qui tourne, se corrompt, devient inappétissant d'un jour à l'autre ; je perçois avec découragement l'artifice de la « sincérité », la médiocrité artistique du « spontané » ; pis encore : je me dégoûte et je m'irrite de constater une « pose » que je n'ai nullement voulue : en situation de journal, et précisément parce qu'il ne « travaille » pas (ne se transforme pas sous l'action d'un travail), *je* est un poseur : c'est une question d'effet, non d'intention, toute la difficulté de la littérature est là. Très vite, avançant dans ma relecture, j'en ai assez de ces phrases sans verbes (« Nuit d'insomnie. Déjà la troisième d'affilée, etc. ») ou dont le verbe est négligemment raccourci (« Croisé deux jeunes filles sur la place St-S. ») – et j'aurais beau rétablir la décence d'une forme complète (« J'ai croisé, j'ai eu une nuit d'insomnie »), la matrice de tout journal, à savoir la réduction du verbe, persiste dans mon oreille et m'agace comme une rengaine. Dans un troisième temps, si je relis mes pages de journal plusieurs mois, plusieurs années après les avoir écrites, sans que mon doute soit levé, j'éprouve un certain plaisir à me remémorer, grâce à elles, les

événements qu'elles relatent, et, plus encore, les inflexions (de lumière, d'atmosphère, d'humeur) qu'elles me font revivre. En somme, à ce point, aucun intérêt littéraire (sinon pour les problèmes de formulation, c'est-à-dire de phrases), mais une sorte d'attachement narcissique (faiblement narcissique : il ne faut pas exagérer) à mes aventures (dont la réminiscence ne laisse pas d'être ambiguë, puisque se souvenir, c'est aussi constater et perdre une seconde fois ce qui ne reviendra plus). Mais, encore une fois, est-ce que cette bienveillance finale, atteinte après avoir traversé une phase de rejet, justifie de tenir (systématiquement) un journal ? Est-ce que *ça vaut la peine* ?

Je n'esquisse pas ici une analyse du genre « Journal » (il y a des livres là-dessus), mais seulement une délibération personnelle, destinée à permettre une décision pratique : dois-je tenir un journal *en vue de le publier* ? Puis-je faire du journal une « œuvre » ? Je ne retiens donc que les fonctions qui peuvent m'effleurer l'esprit. Par exemple, Kafka a tenu un journal pour « extirper son anxiété », ou, si l'on préfère, « trouver son salut ». Ce motif ne serait pas naturel, ou du moins constant. De même pour les fins qu'on attribue traditionnellement au journal intime ; elles ne me paraissent plus pertinentes. On les rattacherait toutes aux bienfaits et aux prestiges de la « sincérité » (se dire, s'éclairer, se juger) ; mais la psychanalyse, la critique sartrienne de la mauvaise foi, celle, marxiste, des idéologies, ont rendu vaine la confession : la sincérité n'est qu'un imaginaire au second degré. Non, la justification d'un journal intime (comme œuvre) ne pourrait être que *littéraire*, au sens absolu, même si nostalgique, du mot. Je vois ici quatre motifs.

Le premier, c'est d'offrir un texte coloré d'une individualité d'écriture, d'un « style » (aurait-on dit autrefois), d'un idiolecte propre à l'auteur (aurait-on dit naguère) ; appelons ce motif : poétique. Le deuxième, c'est d'éparpiller en poussière, au jour le jour, les traces d'une époque, toutes grandes mêlées, de l'information majeure au détail de moeurs ; n'ai-je pas un vif plaisir à lire dans le Journal de Tolstoï la vie d'un seigneur russe au XIX<sup>e</sup> siècle ? Appelons ce motif : historique. Le troisième, c'est de constituer l'auteur en objet de désir : d'un écrivain qui m'intéresse, je puis aimer connaître l'intimité, le monnayage quotidien de son temps, de ses goûts, de ses humeurs, de ses scrupules ; je puis même aller jusqu'à préférer sa personne à son œuvre, me jeter avidement sur son Journal et délaisser ses livres. Je peux donc, me faisant l'auteur du plaisir que d'autres ont su me don-

1. poé  
2. hist  
3. int  
4. av  
5. le

ner, essayer à mon tour de séduire, par ce tournaquet qui fait passer de l'écrivain à la personne, et vice versa ; ou, plus gravement, de prouver que « je vaux mieux que ce que j'écris » (dans mes livres) : l'écriture du Journal se dresse alors comme une *force-plus* (Nietzsche : *Plus von Macht*), dont on croit qu'elle va suppléer aux défaillances de la pleine écriture ; appelons ce motif : utopique, tant il est vrai qu'on ne vient jamais à bout de l'imaginaire. Le quatrième motif est de constituer le Journal en atelier de phrases : non pas de « belles » phrases, mais de phrases justes ; affiner sans cesse la justesse de l'énonciation (et non de l'énoncé), selon un emportement et une application, une fidélité de dessein qui ressemble beaucoup à la passion : « Et mes reins exulteront quand tes lèvres exprimeront des choses justes » (*Prov.* 25,16). Appelons ce motif : amoureux (peut-être même : idolâtre ; j'idolâtre la Phrase).

Malgré mes piètres impressions, l'envie de tenir un journal est donc concevable. Je puis admettre qu'il est possible dans le cadre même du Journal de passer de ce qui m'apparaissait d'abord comme impropre à la littérature à une forme qui en rassemble les qualités : individuation, trace, séduction, fétichisme du langage. Durant ces dernières années, je fis trois tentatives ; la première, la plus grave parce qu'elle se situait durant la maladie de ma mère, est la plus longue, peut-être parce qu'elle répondait un peu au dessein kafkaïen d'extirper l'angoisse par l'écriture ; les deux autres ne concernaient chacune qu'une journée ; elles sont plus expérimentales, quoique je ne les relise pas sans une certaine nostalgie du jour qui a passé (je ne puis donner que l'une d'elles, la seconde engageant d'autres personnes que moi).

## 1

U..., 13 juillet 1977

*Mme \*\*\**, la nouvelle femme de ménage, a un petit-fils diabétique, dont elle s'occupe, nous a-t-on dit, avec dévouement et compétence. La vue qu'elle a de cette maladie est embarrassée : d'une part, elle ne veut pas que le diabète soit héréditaire (ce serait un indice de mauvaise race), et, d'autre part, elle veut bien qu'il soit fatal, dégageant toute responsabilité d'origine. Elle pose la maladie comme une image sociale, et cette image est piégée. La Marquie apparaît

bien comme une source d'orgueil et d'ennui : ce qu'elle fut pour Jacob-Israël, déhanché, dévoilé par l'Ange : la jouissance et la honte de se faire re-marquer.

Sombres pensées, peurs, angoisses : je vois la mort de l'être cher, m'en affole, etc. Cette imagination est le contraire même de la foi. Car c'est sans cesse accepter la fatalité du malheur que de l'imaginer sans cesse : le parler, c'est l'asserter (encore le fascisme de la langue). En imaginant la mort, je décourage le miracle. Le fou d'Ordel ne parlait pas, il refusait la langue bavarde et péremptoire de l'intériorité. Qu'est-ce donc que cette impuissance à la foi ? Peut-être un amour très humain ? L'amour exclurait la foi ? Et vice versa ?

La vieillesse et la mort de Gide (que je lis dans les Cahiers de la Petite Dame) furent entourées de témoins. Mais, ces témoins, je ne sais ce qu'ils sont devenus : sans doute, pour la plupart, morts à leur tour ? Il y a un moment où les témoins meurent eux-mêmes sans témoins. L'Histoire est ainsi faite de petits éclatements de vie, de morts sans relais.

Impuissance de l'homme aux « degrés », à la science des degrés. Inversement, on pourrait rapporter au Dieu classique la capacité de voir l'infinité des degrés : « Dieu » serait l'Exponentiel absolu. (La mort, la vraie mort, c'est quand meurt le témoin lui-même. Chateaubriand dit de sa grand-mère et de sa grand-tante : « Je suis peut-être le seul homme au monde qui sache que ces personnes ont existé » : oui, mais, comme il l'a écrit, et bien, nous le savons aussi, pour autant du moins que nous lisions encore Chateaubriand.)

14 juillet 1977

Un petit garçon, nerveux, excité, comme beaucoup de gosses français, qui tout de suite jouent à l'adulte, est déguisé en grenadier d'opérette (Blanc et rouge) ; il précèdera sans doute la clique.

Pourquoi le Souci est-il ici plus dur qu'à Paris ? Ce village est un monde si normal, si pur de toute fantaisie, que les mouvements de la sensibilité y apparaissent absolument déplacés. Je suis excessif, donc exclu.

*Il me semble que j'apprends plus de choses sur la France, le temps d'un tour de village, qu'à Paris pendant des semaines. Peut-être une illusion ? L'illusion réaliste ? Le monde rural, villageois, provincial, constitue le matériel traditionnel du réalisme. Être écrivain, c'était, au XIX<sup>e</sup> siècle, écrire de Paris sur la province. La distance fait que tout signifie. En ville, dans la rue, je suis bombardé d'informations – non de significations.*

15 juillet 1977

*A cinq heures de l'après-midi, calme de la maison, de la campagne. Mouches. Mes jambes me font un peu mal, comme lorsque j'étais enfant et que j'avais ce qu'on appelait une crise de croissance – ou comme si je couvais une grippe. Tout est poisseux, endormi. Et comme toujours, conscience vive, vivacité de mon « vaseux » (contradiction dans les termes).*

*Visite de X... : dans la pièce voisine, il parle interminablement. Je n'ose pas fermer la porte. Ce qui me dérange, ce n'est pas le bruit, c'est la banalité de la conversation (si au moins il parlait une langue inconnue de moi, et qui fût musicale). Je suis toujours étonné, abasourdi même, par la résistance des autres : l'autre, pour moi, c'est l'infatigable. L'énergie – et surtout l'énergie langagière – me stupéfie : c'est peut-être le seul moment (mis à part la violence) où je crois à la folie.*

16 juillet 1977

*De nouveau, après des jours bouchés, une matinée de beau temps : éclat et subtilité de l'atmosphère : une soie fraîche et lumineuse. Ce moment vide (aucun sens) produit la plénitude d'une évidence : qu'il vaut la peine de vivre. La course du matin (chez l'épicier, le boulanger, alors que le village est encore presque désert), je ne la manquerais pour rien au monde.*

*Maman va mieux aujourd'hui. Elle est assise dans le jardin, avec un grand chapeau de paille. Dès qu'elle va un peu mieux, elle est attirée par la maison, prise du désir d'y intervenir ; elle fait rentrer les choses dans l'ordre, interrompant de jour le chauffage du cumulus, ce que je ne fais jamais.*

*L'après-midi, par un beau soleil éventé, déjà couchant, j'ai fait brûler des ordures au fond du jardin. Toute une physique à observer ; armé d'un long bambou, je retourne les liasses de papier qui se consument lentement ; il faut de la patience ; c'est fou, la résistance du papier. En revanche, un sac de plastique émeraude (celui-là même des ordures) brûle très vite, sans reste : cela, à la lettre, s'évanouit. Ce phénomène pourrait servir, en maintes occasions, de métaphore.*

*Petits faits incroyables (lus dans le Sud-Ouest ou entendus à la radio ? Je ne me rappelle pas) : En Egypte, on aurait décidé de punir de mort les musulmans qui se convertiraient à une autre religion. En URSS, une coopérante française a été expulsée, parce qu'elle aurait fait cadeau de dessous à une amie soviétique. Faire un dictonnaire contemporain des intolérances (la littérature, en l'occurrence Voltaire, ne peut être abandonnée, tant que subsiste le mal dont elle a porté témoignage).*

17 juillet 1977

*On dirait que le dimanche matin accroît le beau temps. Deux intensités hétéroclites se renforcent l'une l'autre.*

*Il ne m'ennuie pas de faire la cuisine. J'en aime les opérations. Je prends plaisir à observer les formes changeantes de la nourriture en train de se faire (colorations, épaississements, contractions, cristallisations, polarisations, etc.). Cette observation a quelque chose d'un peu vicieux. En revanche, ce que je ne sais pas faire, ce que je rate, ce sont les doses et les temps : je mets trop d'huile, car j'ai peur que ce soit brûlé ; je laisse trop longtemps sur le feu, car j'ai peur que ce ne soit pas assez cuit. Bref, j'ai peur parce que je ne sais pas (combien, combien de temps). D'où la sécurité d'un code (sorte de surenchérisme du savoir) : j'aime mieux faire cuire du riz que des pommes de terre, parce que je sais qu'il faut dix-sept minutes. Ce chiffre m'enchanté, dans la mesure où il est précis (au point d'en être saugrenu) ; rond, il me paraîtrait truqué et par prudence j'en rajouterais.*

18 juillet 1977

*Anniversaire de man. Je ne puis lui offrir qu'un bouton de rose du jardin ; du moins est-ce le seul et le premier depuis que nous sommes là. Le soir, Myr. vient dîner et fait la cuisine : de la soupe et une omelette aux piments ; elle apporte du champagne et des gâteaux aux amandes de Peyrehorade. Mme L. a fait envoyer des fleurs de son jardin par l'une de ses filles.*

*Humeurs, au sens fort, schumannien : suite coupée d'emportements contradictoires ; vagues d'angoisse, imaginations du pire et euphories intempêtes. Ce matin, au sein du Souci, un isolat de bonheur : le temps (très beau, très léger), la musique (du Haydn), le café, le cigare, une bonne plume, les bruits ménagers (le sujet humain comme capricieux : son discontinu effraie, épuise).*

19 juillet 1977

*Le matin, tôt, revenant de chercher le lait, j'entre dans l'église, pour voir. Elle a été refaite selon le neo-look conciliaire : c'est tout à fait un temple protestant (seules les galeries en bois marquent une tradition basque) ; aucune image, l'autel est devenu une simple table. Nul ciérge, évidemment : c'est dommage, non ?*

*Vers six heures du soir, je m'endors à moitié sur mon lit. La fenêtre est grande ouverte sur la fin plus claire d'une journée grise. J'éprouve alors une euphorie de flottement ; tout est liquide, aéré, buvable (je bois l'air, le temps, le jardin). Et, comme je suis en train de lire Suzuki, il me semble que c'est assez proche de l'état que le Zen appelle sabi ; ou encore (puisque aussi je lis Blanchot) de la « fluide lourdeur » dont il parle à propos de Proust.*

21 juillet 1977

*On fait revenir du lard, des oignons, du thym, etc. Cela grésille, l'odeur en est merveilleuse. Or, cette odeur n'est pas celle de la nourriture telle qu'on l'apportera sur la table. Il y a une odeur de ce qu'on mange et une odeur de ce qu'on prépare (observation pour la « science des Moires », ou « diaphorologie »).*

22 juillet 1977

*Depuis quelques années, un projet unique, semble-t-il explorer ma propre bêtise, ou, mieux encore, la dire, en faire l'objet de mes lires. J'ai de la sorte dit la bêtise « égotiste » et la bêtise amoureuse. Reste une troisième bêtise, qu'il faudra bien dire un jour : la bêtise politique. Ce que je pense politiquement des événements (et je ne cesse d'en penser quelque chose), au jour le jour, est bête. C'est cette bêtise qu'il faudrait maintenant énoncer dans le troisième livre de cette petite trilogie ; une sorte de Journal politique. Il faudrait un courage énorme, mais peut-être que cela exorciserait ce mélange d'ennui, de peur et d'indignation que constitue pour moi le Politique (ou plutôt la Politique).*

*Je est plus difficile à écrire qu'à lire.*

*Hier soir, à Casino, supermarché d'Anglet, avec E. M., nous sommes fascinés par ce temple babylonien de la Marchandise. C'est vraiment le Veau d'Or : annuellement de « richesses » (bon marché), rassemblement des espèces (classées par genres), arche de Noé des choses (des sabots suédois aux aubergines), empiilage prédateur des chariots. Nous avons tout d'un coup la certitude que les gens achètent n'importe quoi (ce que je fais moi-même) ; chaque chariot, pendant qu'il stationne devant le guichet de sortie, est la carte impudique des manies, pulsions, perversions, errements et coups de tête du porteur ; évidence, devant un chariot qui passe superbement devant nous comme une calèche, qu'il n'y avait aucune nécessité à acheter la pizza sous cellophane qui s'y prélassa.*

*J'aimerais lire (existe-t-elle ?) une Histoire des magasins. Que se passait-il avant le Bonheur des dames ?*

5 août 1977

*Continuant Guerre et paix, j'ai une émotion violente en lisant la mort du vieux Bolkonski, ses derniers mots de tendresse à sa fille (« Ma chère, mon amie »), les scrupules de la princesse à ne pas le déranger la nuit précédente, alors qu'en fait il l'appelait, le sentiment de culpabilité de Marie parce qu'elle a souhaité un instant que son père meure, escomptant qu'elle y trouverait sa liberté.*

*Et tout cela, cette tendresse, ce déchirement, au milieu de la plus grossière des bousculades, l'arrivée menaçante des Français, la nécessité de partir, etc.*

*La littérature a sur moi un effet de vérité autrement plus violent que la religion. Je veux dire par là, simplement, qu'elle est comme la religion. Et pourtant, dans la Quinzaine, Laccassin déclare péremptoirement : « La littérature n'existe plus que dans les manuels. » Me voilà nié, au nom de... la Bande dessinée.*

13 août 1977

*Ce matin, vers huit heures, le temps est superbe. L'envie me prend d'essayer le vélo de Myr. pour aller à la boulangerie. Je n'ai pas fait de vélo depuis que j'étais gosse. Mon corps trouve cette opération très étrange, très difficile, et j'ai peur (de monter, de descendre). Je dis tout cela à la boulangère – et en sortant de la boutique, voulant remonter sur ma bicyclette, naturellement, je tombe. Or, par instinct, je me laisse aller à tomber excessivement, les deux jambes en l'air, dans la posture la plus ridicule qui soit. Et je comprends alors que c'est ce ridicule qui me sauve (d'un trop grand mal) : j'ai accompagné ma chute, et par là je me suis donné en spectacle, je me suis rendu ridicule ; mais, par là aussi, j'en ai amoindri l'effet.*

*Tout d'un coup, il m'est devenu indifférent de ne pas être moderne.*

*(... et comme un aveugle dont le doigt tâtonne sur le texte de la vie et reconnaît de-ci, de-là, « ce qui a déjà été dit ».)*

2

Paris, 25 avril 1979

*Vaine soirée.*

*Hier soir, vers sept heures, sous une pluie froide de mauvais printemps, j'ai pris en courant le 58. Bizarrement, il n'y avait dans l'autobus que des vieux. Un couple parlait très fort d'une Histoire de la Guerre (laquelle ? on ne sait plus) : « Pas de survol de l'événement,*

*disait le type avec admiration, tous les détails. » Je suis descendu au Pont-Neuf. Comme j'étais en avance, j'ai traîné un peu quai de la Mégisserie. Des employés en blouse bleue (je les sentais mal payés) rangeaient brutalement les grandes cages sur roulettes où des canards, des pigeons (aujourd'hui bêtes, les volatiles) s'affolaient et glissaient en tas d'un côté à l'autre. Les boutiques se fermaient. Par la porte, j'ai vu deux petits chiens : l'un, par jeu, agaçait l'autre, qui l'envoyait balader d'une façon très humaine.*

*Une fois de plus, j'ai eu envie d'avoir un chien : j'aurais bien acheté celui (une sorte de fox) qui était agacé et le montrait d'une façon non indifférente et cependant souveraine. Il y avait aussi des plantes, des herbes en pot. Je me suis vu (avec envie et horreur) en acheter une provision avant de rentrer à U., où j'habiterais définitivement, ne venant à Paris que pour des « affaires » et des achats. J'ai pris ensuite la rue des Bourdonnais, déserte et sinistre. Un automobiliste m'a demandé où était le BHV : chose bizarre, il ne semblait connaître que l'abréviation et ne savait pas du tout où ni même ce qu'était l'Hôtel de Ville. A la galerie de l'Impasse (lepreux), j'ai été déçu : non par les photographies de D. B. (ce sont des fenêtres, des rideaux bleus pris en camélu au Pôlaroid), mais par l'atmosphère glacée du vernissage : W. n'était pas là (probablement encore en Amérique), R. non plus (j'oubliais : ils sont brouillés). D. S., belle et imposante, m'a dit : « C'est beau, n'est-ce pas ? – Oui, c'est très beau. » (mais c'est court, il n'y en a pas assez, ajoutai-je en moi-même). Tout cela était pauvre. Et, comme en vieillissant j'ai de plus en plus le courage de faire ce qui me plaît, après un second tour rapide de la salle (regarder longtemps ne m'apporterait rien de plus), j'ai filé à l'anglaise, et me suis enfoncé dans une vadrouille peu utile, d'autobus en autobus et de cinéma en cinéma. J'étais glacé, j'ai eu peur d'avoir pris une bronchite (j'y ai pensé plusieurs fois). Pour finir, je me suis un peu réchauffé au Flore, en y prenant des œufs et un verre de bordeaux, bien que ce fût un très mauvais jour : public insipide et arrogant ; aucun visage auquel s'intéresser ou sur quoi fantasmer, ou tout au moins fabriquer enfin la réforme de vie que j'ai en tête depuis longtemps. Ce dont cette première note est la trace.*

*(Relecture : ce morceau me donnait un plaisir assez sûr, tant il faisait revivre les sensations de cette soirée ; mais, chose curieuse, en le relisant, ce que je revivais le mieux, c'était ce qui n'était pas écrit, les interstices de la notation ; par exemple, le gris de la rue de Rivoli, pendant que j'attendais l'autobus ; inutile au reste de*

chercher maintenant à le décrire, sinon je vais le perdre encore au profit d'une autre sensation lue, et ainsi de suite, comme si la résurrection se faisait toujours à côté de la chose dite : place du Fan-tôme, de l'Ombre.)

J'ai beau relire ces deux fragments, rien ne me dit qu'ils soient publiables ; rien ne me dit non plus qu'ils ne le sont pas. Me voici en face d'un problème qui me dépasse : celui de la « publiabilité » ; non pas : « Est-ce bon, est-ce mauvais ? » (forme que tout auteur donne à sa question), mais : « Est-ce publishable ou non ? » Ce n'est pas seulement une question d'éditeur. Le doute est déplacé, glisse de la qualité du texte à son image. Je me pose la question du texte du point de vue de l'autre ; l'autre, ce n'est pas ici le public, ou un public (cette question est celle de l'éditeur) ; l'autre, pris dans une relation duelle et comme personnelle, c'est *tel qui me lira*. Bref, j'imagine que mes pages de Journal sont placées sous le regard de « vers qui je regarde », ou sous le silence de « à qui je parle ». — N'est-ce pas la situation de tout texte ? — Non. Le texte est anonyme, ou du moins produit par une sorte de Nom de Guerre, celui de l'auteur. Le Journal, nullement (même si son « je » est un faux nom) : le Journal est un « discours » (une sorte de parole « écrite » selon un code particulier), non un texte. La question que je me pose : « *Dois-je tenir un journal ?* » est immédiatement pourvue, dans ma tête, d'une réponse désobligeante. « *On s'en fout* », ou, plus psychanalytiquement : « *C'est votre problème.* »

Il ne me reste plus qu'à analyser les raisons de mon doute. Pourquoi est-ce que je suspecte, *du point de vue de l'image*, l'écriture du Journal ? Je crois que c'est parce que cette écriture est frappée à mes yeux, comme d'un mal insidieux, de caractères négatifs — déceptifs —, que je vais essayer de dire.

Le Journal ne répond à aucune mission. Il ne faut pas rire de ce mot. Les œuvres de la littérature, de Dante à Mallarmé, à Proust, à Sartre, ont toujours eu, pour ceux qui les ont écrites, une sorte de fin, sociale, théologique, mythique, esthétique, morale, etc. Le livre, « architectural et prémédité », est censé reproduire un ordre du monde, il implique toujours, me semble-t-il, une philosophie moniste. Le Journal ne peut atteindre au Livre (à l'Œuvre) ; il n'est qu'Album, pour reprendre la distinction mallarméenne (c'est la vie de Gide qui est une « œuvre », ce

n'est pas son Journal). L'Album est collection de feuillets non seulement permutable (ceci encore ne serait rien), mais surtout *suppressibles à l'infini* : relisant mon Journal, je puis barrer une note après l'autre, jusqu'à l'anéantissement complet de l'Album, sous prétexte que « cela ne me plaît pas » : ainsi font, à deux, Groucho et Chico Marx, en lisant et déchirant au fur et à mesure chaque clause du contrat qui doit les lier. — Mais le Journal ne peut-il être précisément considéré et pratiqué comme cette forme qui exprime essentiellement l'inessentiel du monde, le monde comme inessentiel ? — Pour cela, il faudrait que le sujet du Journal fût le monde, et non pas moi ; sinon, ce qui est énoncé, c'est une sorte d'égotisme qui fait écran entre le monde et l'écriture ; j'ai beau faire, je deviens consistant, face au monde qui ne l'est pas. Comment tenir un Journal sans égotisme ? Voilà justement la question qui me retient d'en écrire un (car, de l'égotisme, j'en ai un peu assez).

Inessentiel, le Journal n'est pas non plus nécessaire. Je ne puis investir dans un Journal comme je le ferais dans une œuvre unique et monumentale qui me serait dictée par un désir fou. L'écriture du Journal, régulière, journalière comme une fonction physiologique, implique sans doute un plaisir, un confort, non une passion. C'est une petite manie d'écriture, dont la nécessité se perd dans le trajet qui va de la note produite à la note relue : « Je n'ai pas trouvé que ce que j'ai écrit jusqu'ici soit particulièrement précieux ni que cela mérite non plus carrément d'être mis au rebut » (Kafka). Comme le pervers (dit-on), assujéti au « oui, mais », je sais que mon texte est vain, mais en même temps (d'un même mouvement) je ne puis m'arracher à la croyance qu'il existe.

Inessentiel, peu sûr, le Journal est de plus inauthentique. Je ne veux pas dire par là que celui qui s'y exprime n'est pas sincère. Je veux dire que sa forme même ne peut être empruntée qu'à une forme antécédente et immobile (celle précisément du Journal intime), qu'on ne peut subvertir. Écrivant mon Journal, je suis, par statut, condamné à la simulation. Double simulation, même : car, toute émotion étant copie de la même émotion qu'on a lue quelque part, rapporter une humeur dans le langage codé du Relevé d'Humours, c'est copier une copie ; même si le texte était « original », il serait déjà copie ; à plus forte raison s'il est usé : « L'écrivain, de ses maux, dragons qu'il a choyés, ou d'une allégresse, doit s'instituer, au texte, spirituel historion » (Mallarmé). Quel paradoxe ! En choisissant la forme d'écriture la plus

So v  
a  
= =  
fella  
du a  
wv  
T  
F  
L

« directe », la plus « spontanée », je me retrouve le plus grossier des histrions. (Et pourquoi pas ? N'y a-t-il pas des moments « historiques » où il faut être histrion ? En pratiquant à outrance une forme désuète d'écriture, est-ce que je ne dis pas que j'aime la littérature, que je l'aime d'une façon déchirante, au moment même où elle dépérit ? Je l'aime, donc je l'imite – mais précisément : non sans complexes.)

Tout cela dit à peu près la même chose : que le pire des tourments, lorsque j'essaie de tenir un Journal, c'est l'instabilité de mon jugement. Instabilité ? Plutôt sa courbe inexorablement descendante. Dans le Journal, faisait remarquer Kafka, l'absence de valeur d'une notation est toujours reconnue trop tard. Comment faire de ce qui est écrit à chaud (et s'en glorifie) un bon mets froid ? C'est cette déperdition qui fait le malaise du Journal. Encore Mallarmé (qui pourtant n'en a pas tenu) : « Ou autre verbiage devenu tel pour peu qu'on l'expose, de persuasif, songeur et vrai quand on le confie bas » : comme dans le conte de fées, sous l'effet d'une condamnation et d'un pouvoir maléfique, les fleurs qui sortent de ma bouche sont transformées en crapauds. « Quand je dis quelque chose, cette chose perd immédiatement et définitivement son importance. Quand je la note, elle la perd aussi, mais en gagne parfois une autre » (Kafka). La difficulté propre au Journal, c'est que cette importance seconde, libérée par l'écriture, n'est pas sûre : il n'est pas sûr que le Journal récupère la parole et lui donne la résistance d'un nouveau métal. Certes, l'écriture est bien cette activité étrange (sur laquelle jusqu'à présent la psychanalyse a eu peu de prise, la comprenant mal) qui arrête miraculeusement l'hémorragie de l'imaginaire, dont la parole est le fleuve puissant et dérisoire. Mais précisément : le Journal, si « bien écrit » soit-il, est-ce de l'écriture ? Il s'efforce, s'enfle et se raidit : suis-je aussi gros que le texte ? Nenni, vous n'en approchez point. D'où l'effet dépressif : acceptable quand j'écris, décevant quand je relis.

Au fond, toutes ces défaillances désignent assez bien un certain défaut du sujet. Ce défaut est d'existence. Ce que le Journal pose, ce n'est pas la question tragique, la question du Fou : « Qui suis-je ? », mais la question comique, la question de l'Ahuri : « Suis-je ? » Un comique, voilà ce qu'est le teneur de Journal.

Autrement dit, je ne m'en sors pas. Et si je ne m'en sors pas, si je n'arrive pas à décider ce que « vaut » le Journal, c'est que son statut littéraire me glisse des doigts : d'une part, je le ressens, à travers sa facilité et sa désuétude, comme n'étant rien de plus que le

limbe du Texte, sa forme inconstituée, inévoluée et immature ; mais, d'autre part, il est tout de même un lambeau véritable de ce Texte, car il en comporte le tourment essentiel. Ce tourment, je crois, tient à ceci : que la littérature est *sans preuves*. Il faut entendre par là qu'elle ne peut prouver, non seulement ce qu'elle dit, mais encore qu'il vaut la peine de le dire. Cette dure condition (Jeun et Désespoir, dit Kafka) atteint précisément son paroxysme dans le Journal. Mais aussi, à ce point, tout se retourne, car de son impuissance à la preuve, qui l'exclut du ciel serene de la Logique, le Texte tire une *souplesse*, qui est comme son essence, ce qu'il possède en propre. Kafka – dont le Journal est peut-être le seul qui puisse être lu sans aucune irritation – dit à merveille cette double postulation de la littérature, la Justesse et l'Inanité : « ... l'examinais les souhaits que je formais pour la vie. Celui qui se révéla le plus important ou le plus attachant fut le désir d'acquiescer une façon de voir la vie (et, ce qui était lié, de pouvoir par écrit en convaincre les autres) dans laquelle la vie conserverait son lourd mouvement de chute et de montée, mais serait reconnue en même temps, et avec une clarté non moins grande, pour un rien, un rêve, un état de flottement. » Oui, c'est bien cela, le Journal idéal : à la fois un rythme (chute et montée, élasticité) et un leurre (je ne puis atteindre mon image) ; un écrit, en somme, qui dit la vérité du leurre et garantit cette vérité par la plus formelle des opérations, le rythme. Sur quoi il faudrait sans doute conclure que je puis sauver le Journal à la seule condition de le travailler *à mort*, jusqu'au bout de l'extrême fatigue, comme un Texte *à peu près impossible* : travail au terme duquel il est bien possible que le Journal ainsi tenu ne ressemble plus du tout à un Journal.

T E L Q U E L  
hiver 1979